

mêmes partout, que le voyageur avait traversé l'Atlantique et touché un nouveau monde. C'était pour chercher au fond de ses forêts vierges, au bord de ses lacs grands comme des océans, au centre de ses prairies infinies comme des déserts, cette voix qui parle dans la solitude. Chateaubriand acheta donc deux chevaux, prit à son service un Hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens, et s'avança à travers le pays que coupe aujourd'hui le canal de New-York, mais qui alors était désert.

C'était son premier pas dans la liberté et dans l'infini, écoutons le voyageur rendre compte de ses propres sensations :

« Lorsqu'après avoir passé le Mohawk, je me trouvais dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse. J'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche, indifféremment, me disant à moi-même : Ici plus de chemin à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents, plus de républiques, plus de rois ; et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrai à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide et qui dans son âme me croyait fou. »

Le hasard a de curieuses fantaisies, et c'est surtout en faveur des voyageurs qu'il met en jeu les plus capricieuses combinaisons. Par qui le nôtre est-il reçu sur les frontières de la solitude ; qui va être son introducteur dans ce grand édifice de la nature qu'on appelle le désert ?

Un compatriote, un Français, un maître de danse.

« M. Violet était maître de danse chez les sauvages ; on lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Au milieu d'une forêt on voyait une espèce de grange. Je trouvais dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes ; barbouillés comme des sorciers ; le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeaux sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Le professeur était un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert pomme, veste de droguet ; jabot et manchettes de mousseline ; il raclait un violon de poche et faisait danser Madelon-Friquet à ses Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours ces messieurs les sauvages, et les dames les sauvagesses ; il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers. En effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades, M. Violet tenait son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait son instrument fatal, criait en Iroquois : à vos places ! et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

Le voyage continue. En disant adieu

à M. Violet, le voyageur, a dit adieu à la civilisation : plus d'autre abri que l'ajoupa, plus d'autre lit que la terre, plus d'autre oreiller que la selle, plus d'autres couvertures que les manteaux. Quant aux chevaux ils erraient en liberté, une sonnette au cou, et, par un admirable instinct de conservation, ne perdit jamais de vue le feu allumé par leurs maîtres pour chasser les insectes et éloigner les serpents.

Alors commence un voyage à la manière de Sterne ; seulement au lieu de labourer la civilisation, le voyageur sillonne la solitude ; de temps en temps un village indien surgit tout à coup à ses regards, ou une tribu errante s'offre inopinément à ses yeux ; alors l'homme de la civilisation fait à l'homme du désert un de ces signes de fraternité universels compris sur toute la face du globe. Alors ses hôtes futurs entonnaient le chant de l'étranger.

« Voici l'étranger, voici l'envoyé du grand-Esprit. »

Après ce chant, un enfant venait prendre sa main et le conduisait à la cabane. Lorsque l'enfant touchait le seuil de la porte, il disait : « Voici l'étranger. »

Et le Sachem répondait : « Enfant, introduis l'homme dans ma cabane. »

Alors le voyageur entrait sous la protection de l'enfant, et allait, comme chez les Grecs, s'asseoir sur la cendre du foyer. On lui présentait le calumet de la paix, il fumait trois fois, et les femmes disaient le chant de la consolation :

« L'étranger a retrouvé une mère et une femme ; le soleil se lèvera et se couchera pour lui comme auparavant. »

Puis on remplissait une coupe d'eau d'étable, une coupe consacrée ; c'était unealebasse ou un vase de terre qui reposait ordinairement dans un coin de la cheminée. Le voyageur buvait la moitié de l'eau et passait la coupe à son hôte, qui achevait de la vider.

Au reste, les oppositions ne manquaient point au tableau ; après avoir demandé l'hospitalité au wigwam de l'Iroquois, le voyageur allait frapper à la porte d'un planteur.

Là il trouvait souvent une famille charmante, entourée de toutes les élégances de l'Europe, des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces, et cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres, et les jeunes filles du planteur chantaient en s'accompagnant sur le piano la musique de Paësiello et de Cimarosa ; à la vue du désert, et au murmure lointain de quelque cataracte.

Au lieu de ce spectacle de la vie sauva-

ge, au lieu de ce souvenir de la vie civilisée, veut-on la nuit, le silence, le recueillement, la mélancolie ? Le voyageur peint, regardez.

« Echauffé de mes idées, je me levai et je fus m'asseoir à quelque distance sur la racine qui traînait au bord d'un ruisseau. C'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé les souvenirs avec délices.

« La lune était au plus haut du ciel ; on voyait ça et là dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles ; tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, et ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament.

Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer. Une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil que l'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour cérusien et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et pénétrant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres-sucres, et reparaisant un peu plus loin dans des clairières, tout brillant de constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur semé de crachats de diamant et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune donnait sans mouvement sur le gazon où elle était étendue comme une toile ; des bouleaux dispersés ça et là dans la savane, tantôt selon le caprice des brises se confondaient avec le sol, en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombre flottante sur une mer immobile de lumière ; auprès, tout était silence et repos, moins la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalle, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, dans le calme de la nuit, se prolongant de déserts en déserts, et expi-